

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 27

Artikel: Sur le Léman
Autor: Vulliemin, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203497>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tant de caractère à ses œuvres? Reproduire dans le marbre ou le bronze les traits d'après un modèle vivant ou d'après un tableau, rendre soyeuse une chevelure, draper des vêtements, ciseler des décorations, tout cela est, sinon un jeu, du moins du pur métier. Mais insuffler à la statue la vie, le tempérament, l'âme même du personnage, cela est de l'art et ne s'apprend pas. M. Raphaël Lugeon a beau s'être plongé dans la lecture des œuvres et de la biographie de Jomini, avoir eu entre ses mains l'uniforme de général russe que porta en dernier lieu notre célèbre compatriote, avec le grand cordon de Sainte-Anne; il a beau avoir fait une étude minutieuse des divers portraits qui le représentent, avoir questionné la famille sur les traits de son caractère, sur sa manière de vivre, sur ses allures et sa démarche, toute la conscience qu'il a mise à ce long travail préparatoire ne nous aurait valu qu'un froid monument, un général quelconque, si l'artiste n'avait eu le don, l'étincelle du génie.

Le comité du monument Jomini savait bien d'ailleurs ce qu'il faisait en s'adressant à M. Raphaël Lugeon. Payerne possède ainsi une œuvre d'art qui est en même temps une œuvre patriotique, qui achève de mettre son auteur au premier rang des artistes vaudois, une œuvre qui honore et embellit à la fois l'aimable cité broyarde. V. F.

Chez le boucher. — Une cliente :

— Dites-moi, M. ..., votre viande a beaucoup d'os, toujours des os...

— Ma foi, madame, je n'y peux rien. Sans os, pas de viande. Moi, j'ai des os, vous avez des os, en général, tous les bestiaux ont des os.

A cela près. — Un peintre — pas très fort — importunait depuis longtemps Mme ..., la sollicitant de lui laisser faire son portrait. Elle céda.

Le tableau terminé, l'artiste l'apporte chez la dame. Elle est absente. Le petit Ernest est seul à la maison avec la bonne.

— C'est le portrait de votre maman, dit-il le peintre à l'enfant; la reconnaissez-vous?

— Oh! oui, c'est bien ma maman, ... excepté la figure.

EN TERRE VAUDOISE

Les Transplantées.

ELLES nous reviennent, les hirondelles anglaises. Elles trottaient de nouveau, puis-que juin fait fleurir les roses de Montreux, sur les deux rives du Léman. Elles piaillent et veulent fourrer partout leur bec pointu. Si les hirondelles d'Afrique, les vraies, ont la grâce, le charme et la jeunesse, celles d'Albion sont des hirondelles... à rebours!... Oh! il en est de jolies, très jolies, et d'aimables, très aimables. Mais les autres, les autres!

De ces autres, je connais deux variétés: l'Anglaise pimbèche et l'Anglaise ridicule. Les deux variétés, d'ailleurs, se croisent quelquefois. La première, notre bon Töpfer l'a décrite abondamment avec la verve et le mordant que vous savez. La seconde est moins connue. En raccourci, la voici:

Robe verte, chapeau vert ou violet. Dans la poche de gauche, un billet circulaire Cook; dans celle de droite, un vieux Bèdecker à reliure rouge, au fond de la bouche, un râtelier formidable et vorace. On dirait les créneaux du moyen-âge. Une langue rèche qui trotte, trotte; un parler cascadiant et mouillé. Le plus souvent, ces hirondelles sont escortées d'un mâle à chapeau gris, au nez allongé, avec une badine de jonc à la main.

Il y avait deux de ces hirondelles, l'autre jour, à Chillon, et l'ombre des seigneurs de Savoie en a dû frémir! Vous n'ignorez pas qu'on visite le château de Chillon par bandes de cinq ou dix

personnes, sous la conduite d'une gracieuse cicérone de l'endroit. Cette manière-là de visiter un vieux castel afflige les rêveurs et les poètes, qui voudraient bien cheminer, ne fût-ce que pour deux minutes, sur les galeries de bois de la cour intérieure, rêver seuls à travers les souterrains aux lits de pierre et vaguer sans méthode d'étage en étage et de réduit en réduit. Mais les Anglaises n'y sont pas venues pour cela! Il faut donc suivre la gentille Vaudoise et les misses qui l'escortent.

Donc, je les avais toutes deux devant moi, l'une en robe verte et l'autre en robe violette, le nez retroussé, si bien qu'elles sauraient boire aux fontaines à la mode des éléphants, pas pimbèches à l'excès, un tantinet ridicules seulement.

Et nous avançons dans les profondeurs du château, à travers des salles souterraines creusées à vif dans le rocher, dont notre guide annonçait — en anglais, en français et en allemand — l'âge et la destination. «Voici», expliqua la jeune Vaudoise, la chambre où les condamnés à mort passaient leur dernière nuit; on les envoyait dormir sur ce lit de pierre, à droite ».

Alors, l'Anglaise violette, une larme à l'œil: «Aoh, aoh! les pauvres gens!»

Vint la salle voisine, celle de Bonivard, avec son légendaire pilier creusé et la trace des pas du Genevois. Nos Anglaises, qui pouvaient, après tout, avoir lu Byron, pleurèrent sur le sort de cet homme attaché quatre ans à cet affreux pilier: «Le pauvre homme, pauvre Bonivard!»

Cette fois, je vis une larme tomber sur la dalle de pierre, au bas du pilier. L'ombre du bon vivant de Genève en a dû bien rire!

Et la troupe se remit en marche, à travers de merveilleux bahuts. Tout à coup, dans un cahot, l'Anglaise verte se gratte en poussant de petits cris pointus. Elle se frottait nerveusement le cou, la gorge, le dos. Les cris se précisaient: «Aoh! le vilaine bête! Aoh! le sot animal!»

Nous nous regardions en souriant, sans comprendre très bien.

Enfin, après quelques minutes de cette gymnastique musicale, qui différait un peu de celle que nous recommandait Jacques-Dalcroze, elle sortit de son corsage, avec un cri de triomphe, une araignée aux longues pattes qu'elle écrasa sous sa bottine. Et nous comprîmes!

Alors, la visite étant terminée, nous nous retrouvâmes sur la route blanche.

En cheminant vers Montreux, et philosopant le long des boutiques et des hôtels, je me suis aperçu qu'après tout la variété «ridicule» avait du bon. Tandis que tant d'hommes... et de femmes, — oui, mesdames — font pleurer leur prochain, elle fait rire un peu. Or, le rire étant chose saine et profitable, je me sens prêt à lui pardonner son petit air ridicule et son nez retroussé. Vous aussi, faites de même!

PAYSAN DU SEYON.

Comme la grêle après vendanges.

C'EST bien un peu tard pour parler de l'Exposition de boulangerie: elle s'est fermée hier. Ce n'est point notre faute. Que pouvons-nous donc en dire encore, sinon constater, après nos confrères, son plein succès.

Des visiteurs, elle en eut plus qu'elle n'en espérait et les éloges étaient dans toutes les bouches, aussi bien à l'adresse des organisateurs, qu'à celle des exposants.

Le congrès des boulangers suisses, qui s'est tenu, cette année, à Lausanne, fut le prétexte de cette exposition. Réjouissons-nous-en, car il nous a été permis de constater les progrès constants et très grands qui se réalisent dans cette branche d'industrie, la première de toutes, assurément.

Le public a pris un plaisir particulier à la visite des pétrisseuses, qui fabriquaient sous ses yeux, rapidement, sans bruit et fort proprement, la pâte. Ce n'est point cependant qu'il se soit désintéressé

des autres branches de l'exposition, toutes très remarquables; mais les machines, quand elles marchent, ont toujours un attrait irrésistible.

En constatant, d'année en année, les progrès de la mécanique, dans tous les domaines, on prévoit déjà le jour où l'homme n'aura plus qu'à se tourner les pouces. Ce que le temps va lui durer, tout de même!

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que, cédant à de nombreuses demandes, le Comité de l'Exposition a décidé de la prolonger jusqu'à demain soir. C'est donc dire à tous ceux qui n'eût encore pu la voir: «Allez-y!»

Sur le Léman.

OUCHY vient de célébrer brillamment sa traditionnelle fête de la Navigation. Les joutes qui ont eu lieu, à cette occasion, avaient attiré de nombreux concurrents et des spectateurs plus nombreux encore. Elles ont permis de constater le développement constant de la navigation de plaisance et de sport sur le Léman.

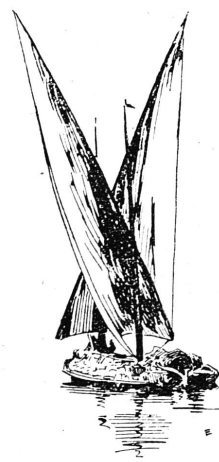
Il y a bien des années déjà, Louis Vuillemin, l'historien vaudois, n'écrivait-il pas:

«Une nappe d'eau comme celle du Léman a dû de bonne heure inviter à la navigation. Les rapports par eau entre les rives étaient animés lorsqu'elles appartenaient aux ducs de Savoie. Pendant les guerres du xvi^e siècle et, plus tard, quand Louis XIV eut conquis le Chablais, des galères furent construites et des flottilles ennemies s'aventurèrent sur les eaux, ordinairement paisibles, du Léman. C'est à cette époque que le port de Morges fut construit, sur les dessins de Duquesne.

» On raconte que, pendant les guerres de la révolution française, un jeune officier, suivi de quelques camarades, franchit le lac, porté par la curiosité, mais qu'il n'eut pas plutôt posé le pied sur la rive, alors bernoise, que le bailli de Lausanne lui fit signifier de rembarquer sur-le-champ; le jeune lieutenant était Bonaparte. Vers la fin du xviii^e siècle, et même au commencement du xix^e, le commerce avait établi des entrepôts dans le Pays de Vaud. On voyait parfois les ports et le rivage encombrés de ballots de coton. Mais d'autres voies se sont ouvertes et le commerce du Léman ne consiste plus guère que dans l'importation d'un certain nombre de produits étrangers, principalement des denrées coloniales, et dans l'exportation des bois, des fromages, des vins, des bestiaux et du gyps, pour Genève, la France et la Savoie.

» Le temps n'est plus où la barque genevoise ne pouvait se charger dans le Pays de Vaud, ni la barque vaudoise à Genève; où l'une et l'autre devaient revenir vides dans le port; mais bien des améliorations sont encore à désirer dans les règlements et la police sur la navigation du lac.

» Trois espèces de bâtiments à voiles sont employés au transport des marchandises: les *barques*, les *brigantins* et les *cochères*. Les barques et les brigantins sont pontés. Ils sont munis d'*appoustis*, galeries saillantes qui se prolongent le long des flancs du bâtiment et sont formées d'un plancher mobile, facile à enlever dans les gros temps. Les *cochères* ne sont que de grands bateaux, dont l'avant seul est recouvert d'un pont. Sous le pont s'abrite une espèce de logement et de magasin. On compte sur le Léman une centaine de barques et de brigantins et un nombre double de *cochères*. Le plus grand nombre appartient aux ports de Savoie. La barque ne diffère du brigantin que par son volume.



Les plus fortes jaugeant 3,600 quintaux ; leur charge moyenne est de 2,500 quintaux, celle du brigantin de 1,000 à 1,800. Un petit bateau leur sert au débarquement ou à la remorque. Les cochères les plus fortes portent 800 quintaux. Elles servent surtout au transport des matériaux de construction, des fruits, de la volaille et des bestiaux. Ces embarcations diverses portent toutes deux voiles latines soutenues par deux mâts.

» La grande barque armée et équipée revient à environ 16,000 francs de Suisse, la moyenne à 12,000. Les bois qui servent à la construction sont le mélèze pour les flancs et le pont, le chêne pour les côtes, le sapin pour les mâts et les vergues. Le fond applati de la barque est parcouru par une quille d'une hauteur de 2 à 3 pouces sur une longueur de 48 à 75 pieds. La forme du navire paraît d'abord défectueuse ; peut-être est-elle la meilleure sur un lac où les bas-fonds sont nombreux, surtout en hiver.

» Chaque barque est sous la conduite d'un patron, agent responsable, qui a sous ses ordres deux ou trois bateliers. Parfois le patron est propriétaire du navire et parfois il est simplement aux gages du possesseur de la barque. Le simple batelier reçoit 30 francs par mois et sa part au repas commun. On le paie aussi par voyage, à raison de 10 francs. On compte deux voyages par semaine. Les bateliers, Savoyards pour la plupart, sont forts, hardis, ardents au travail. Exposés sans cesse aux intempéries de l'air, assujétis aux travaux les plus pénibles, passant de l'excès du travail à une oisiveté prolongée souvent pendant de longs jours, il est rare qu'ils tiennent encore le lac après l'âge de 45 ans.

» C'est en 1823, qu'un Américain, M. Church, a construit un premier bateau à vapeur, le *Guillaume-Tell* ; puis nous avons vu appareiller le *Remorqueur*, le *Winkfried*, l'*Aigle*, le *Léman*, l'*Helvétie*. »

L. VULLIEMIN.

Onna bouna résoun.

PIERRO aô sapeu n'avai que n'a felhie, et coumeint la gaupa avai gaillâ oquî à preteindre, lè chalandis ne lâi manquiront pas.

Mâ dé très-ti, cé que fut lo préférâ de la donzalla fut on gailla dâo défrou, on vive la joie, que fasâ son fignolet, que dansivè bin et qu'avai on boutafrou dâo diablo ; et coumeint l'étâi on dié compagnon, l'étâi bin recriâ pè la jeunesse quand y'avai onna danse, kâ lè savâi bin amusâ. Don l'estaffier que savâi que la boueba à Pierro aô sapeu avai dè la brâza, la reluquâvè et lâi savâi derè dâi galèzès tsouzès.

Lo Pierro sè laissa eindzaubliâ assebin et cein finit pè fèrè babelhi lo menistrè, kâ cein sè passâvè devant qu'on aussè dâi petabossons ; et lâi eût la noce aô bet.

Lo leindéman dè la noce, Pierro, qu'avai lè maçons (pas lè couastro, mâ cliâo dâi quartet-tès), étâi pè la pinta, iô trâove s'n'ami Frelure qu'avai passâ l'écoula avoué li et que lâi fâ :

— Mâ coumeint dâo diablo as-tou fé dè bailli te felhie à n'on gaillâ tarâ et pllein dè dettès coumeint on tsin dè pudzès ?

— Coumeint ?

— Eh binsu ! et vu bin fremâ que n'a mariâ ta felhie què po avai dè la mounia po payi cliâo à quoui dâi.

— Et porquî ne m'ein as-tou rein de ?

— Ne poivè pas, m'n'ami ! lo lulu mè dâi veingt pîces.

Coumeint aô guelhion.

O » bravo païsan menavè, l'autro dzo, on moulo dè bou pè Losanna, tsi onna dama. Quand l'eut detserzi, la dama, qu'étâi n'a vretablia et n'a respettablia dama, bouna

coumeint lo pan et charetablia, fe eintra lo tserrotton à l'hotò po lo payi et po lâi bailli on verro. Adon, coumeint l'amâvo prâo djasâ on moimeint avoué li, le fâ à sa serveinta :

— Sophie ! apportez-moi un verre propre, pour que je puisse trinquer avec monsieur.

— On verro proupro ! fâ lo païsan ; n'a pas fauta. On pâo bin bâirè dein lo mîmo, coumeint aô guelhion.

Hâchis à l'américaine.

6 personnes.

25 minutes.

Pelez trois pommes de terre Hollande, coupez-les en petits dés, assaisonnez-les de sel, et faites-les sauter au beurre. D'autre part, faites blondir au beurre un gros oignon hâché et, pendant ce temps, coupez en dés une livre de rosbif froid de desserte. Ajoutez à l'oignon revenu 2 cuillerées de purée de tomates, 1 décilitre et demi de jus de veau, le rosbif coupé en dés, et les deux tiers des pommes de terre sautées. Mélangez bien le tout et chauffez à l'entrée du four pendant 7 à 8 minutes, mais sans laisser bouillir, parce que l'ébullition durcirait la viande. Au moment de servir, complétez le hâchis avec une cuillerée à café d'« Arome Maggi » ; dressez en timbale chaude, couvrez avec le reste des dés de pommes de terre, et semez sur ceux-ci une pincée de persil hâché.

(La Salle à manger de Paris.)

LOUIS TRONGET.

L'hôte modèle.

Si la race des *hommes de société* s'éteint peu à peu, une des variétés de l'espèce en est, je crois, presque entièrement perdue, c'est celle des *hôtes modèles*. Le temps n'est plus où les fêtes se préparent de longue main, où les réceptions s'organisent à l'avance, où ni peines ni soins ne coûtent pour la réussite d'une partie de plaisir. On fait aujourd'hui au plus vite et au plus près ; — on s'ennuiera, c'est vrai, mais on ne se sera pas mis en frais d'imagination pour éviter ce désastreux inconvénient.

L'hôte modèle rend tout facile ; toujours à l'avant-garde de la danse, à l'avant-poste du buffet. On ne saurait s'imaginer combien de qualités, de vertus il faut à l'hôte modèle pour avoir toujours le visage radieux et bienveillant qui constitue le *physique de son emploi*, comme on dit au théâtre.

EXEMPLES. Un ami maladroit renverse une tasse de café sur un sofa — (lui sourire et le consoler de ce malheur). — Un enfant déchire un album de prix — (l'excuser auprès de ses parents). — Un domestique empressé casse l'index d'une statue antique — (ramasser furtivement le débris accusateur, et faire semblant de n'avoir rien vu). — En voilà je pense assez pour montrer sa patience et sa charité ; passons à ses talents, ils doivent être nombreux et variés.

Habile administrateur, l'hôte modèle joint à l'aménité de l'homme privé la largeur de vue et la fermeté de l'homme d'état, car souvent il est appelé à des fonctions publiques concernant sa spécialité. Tout bal de souscription, tout *pique-nique* l'ont de droit pour ordonnateur, et c'est là surtout qu'il se développe ses vues gigantesques. Il est responsable du matériel et du moral de la fête, des lampions aux couplets de circonstance inclusivement, et là, dans le salon omnibus, à son aise, à son empressement, à sa sollicitude pour les invités, on voit que comme chez lui il se rappelle et met en œuvre ce grand précepte donné par le sage et spirituel Briat-Savarin :

« Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous notre toit. »

Edile vigilant, l'hôte modèle veille sans cesse à la propreté, à la température, à la circulation ; quêteur gracieux, il fait les présentations nécessaires entre les personnes qu'il devine pouvoir se convenir, met chacun à la place qu'il aurait

désiré ou que le monde lui assigne, et semble à chaque convive faire une exception pour lui.

Il possède des connaissances gastronomiques, un goût éprouvé.

Il faut qu'il soit peintre ou au moins décorateur, car comment orner une salle ? Nul tapissier n'entend aussi bien que lui les tentures, et on peut le surprendre le matin d'un bal avec un marteau à la main et des clous entre les dents.

Mais il faut le voir au milieu de la cohorte des travailleurs, gourmandant l'un, corrigeant l'autre. Il prévient tout désordre, assure une répression immédiate à toute contravention au règlement.

S'agit-il d'une partie sur l'eau, l'hôte modèle sera amiral, commissaire du bord, pilote et au besoin artillerie.

Propose-t-on de danser pour passer le temps, l'hôte modèle se fait homme de peine pour apporter le piano qui était dans la pièce voisine, menuisier pour déclouer le tapis du salon, et si personne n'ose attaquer la note, il se fait orchestre et écorche avec l'aplomb de Litz une valse ou un galop jusqu'à ce qu'on vienne le relayer. Alors, s'élance au milieu des danseurs et les anime du geste et de la voix.

Voilà l'hôte modèle, un type que l'on ne rencontre plus que très rarement.

UN VIEUX DE LA VIEILLE.

Dans le monde.

RÉUNION d'amis chez M. le député *Serpinet*.

Après les présentations d'usage, les invités font un tour de jardin et rentrent pour l'apéritif. Chacun s'exclame sur la belle ordonnance de la maison, le goût artistique de l'ameublement, la rareté de tel objet, la finesse de telle fleur, la distinction de Madame, l'embonpoint de son époux, le merveilleux chant du canari, la longueur de la queue du chat,.... enfin la conversation bat son plein, entrecoupée de petits éclats de rire et de remarques qui s'efforcent d'être aimables et spirituelles. Au premier rang des causeurs est un bellâtre, que la modestie n'a pas encore inscrit dans son livre. Un convive l'écoute bouche bée, tandis que son voisin paraît absorbé par les courants célestes.

— Permettez-moi, cher Monsieur, dit le premier au second, de vous demander si vous connaissez M. de la Myrtilière ?

— Sans doute.

— Mais vous ne lui avez pas encore adressé la parole ? Vous n'ignorez pas qu'il descend d'une des plus illustres familles du pays ?

— Si, si, au contraire, mon cher ami, mais je n'ai aucune estime pour les gens qui ne font que descendre, je préfère ceux qui montent. A.

L'Harmonie lausannoise a donné, jeudi soir, dans les jardins de l'Abbaye de l'Arc, un concert très goûté. La réelle valeur de cette société, le concours de M. Castella et la composition du programme, où figurait, comme morceau de résistance, la *Grande fantaisie sur le Festival*, de Jaques, arrangée par M. le professeur Merten, en voilà certes bien assez pour expliquer un succès extraordinaire.

Bibliothèque nationale.

L'administration de la Bibliothèque nationale suisse, à Berne, d'accord avec la Commission centrale pour la Bibliothèque suisse, adresse à toutes les sociétés et institutions d'utilité publique, ainsi qu'aux particuliers, un pressant appel et les prie de lui venir en aide pour l'élaboration de la bibliographie des œuvres d'utilité publique en lui envoyant tous les imprimés, anciens et nouveaux, qui rentrent dans cette matière si étendue (y compris les statuts et les rapports, etc.). La franchise de port est accordée aux envois ne dépassant pas 2 kilos et expédiés à la Bibliothèque avec la désignation « officiel ».

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.
AMI FATIO, successeur.